

## Les foins au Solliat

**Vus par Samuel Aubert** – dans Souvenirs de jeunesse, Editions Le Pèlerin, 1995

Les fenaisons étaient bien plus pénibles qu'aujourd'hui. Les faucheuses, les monte-charges étaient inconnus. Le travail s'effectuait lentement. Quand on voulait rentrer deux à trois chars par jour, c'était le maximum. Au village, deux chevaux seulement étaient à disposition. Dès qu'un char était à peu près chargé, on m'envoyait quérir le cheval des Guignard, père de G. Lesch. Il fallait le trouver. Souvent on engrangeait à bras. Du reste, l'avancement du char au champ se faisait à bras. Chacun poussait de toutes ses forces et l'avance était tout de même bien lente. Une fois les chars à la grange, il s'agissait de les décharger, et quand la têche était déjà un peu haute, 4 hommes étaient nécessaires pour accomplir ce pénible travail. Un sur le char, un sur l'arrochoir soit le plafond de l'écurie, un sur les ébauchées, soit le plafond de la grange, un sur un pont d'où il jetait le foin sur le tas où les enfants étaient appelés à piler. Entre 13 et 16 ans, j'ai souvent fonctionné sur l'arrochoir pour jeter sur les ébauchées les fourchées venant du bas. Un éreintement, de la poussière.

Autrefois on possédait un champ de 3 poses Vers les Moulins, entre l'Orbe et le canal de la scie qui produisait un petit foin, des bâches, la récolte était maigre : quatre chars au plus. Pas de pont pour atteindre la route ; les chars devaient traverser l'Orbe pour y arriver. Le voiturier se mettait à cavalier sur son cheval et l'oncle Léon, ayant ôté ses souliers, appuyait le char de sa fourche en marchant dans l'eau. Pour nous les enfants, les fenaisons Vers les Moulins étaient un peu une fête parce qu'on dînait et goûtait au champ et dans les moments de repos, on allait s'amuser au bord de la rivière. Il en allait de même lorsqu'on faisait « Vers l'Orbe », soit vers les Sauges. Le champ appartenait aux trois familles Aubert en indivision : chez l'oncle Léon, chez nous, chez l'oncle Charles (grand-père du cousin William). Il était divisé en trois parcelles que les trois familles fenaient alternativement. Agé de 17 ans, à moi tout seul j'avais fauché notre « brique », environ 450 toises, en un jour et demi. Plus anciennement les trois propriétaires faisaient ensemble, édifiaient des groupes de trois chicons que le tirage au sort attribuait aux ayants droit. Ce mode de faire était plus ancien que moi.

Les jours de mauvais temps étaient, pour nous les enfants, des jours de fête. Ceux chez l'oncle Louis venaient nous rejoindre au galetas où l'on s'amusait royalement à la cache, à sauter sur le foin. Un jeu aussi auquel nous nous livrions, était celui-ci d'aller au néveau par l'escalier aboutissant à la cuisine à la tante Louise, traverser sa chambre et descendre par l'autre escalier. Le bruit, la poussière, étaient stoïquement supportés par les parents et les grands-parents. On nous laissait tout faire. Le cousin Jean Piguet était souvent des nôtres.

**Les fenaisons vue par Daniel Aubert** – dans : Souvenirs d'enfance, Editions Le Pèlerin, 2003 -

Le domaine était exploité par l'oncle Paul, mais les fenaisons étaient l'affaire de toute la famille. Paul, le fils de l'oncle François, habitant Lausanne, venait passer ses vacances au Solliat pour y travailler. Était-ce seulement dans un esprit d'entraide que l'on participait à cette entreprise, ou bien s'agissait-il d'une mémoire, celle du temps où l'existence de la famille dépendait de la prospérité du domaine ? Quoiqu'il en soit, on y travaillait comme s'il s'était agi d'une action de survie. Pourtant papa le faisait sans grand zèle, du bout de la fourche.

Pour les fenaisons, l'oncle Paul engageait deux faucheurs. Les dernières années, c'étaient de jeunes paysans de la plaine qui venaient s'engager entre foins et moissons, et ils avaient avantageusement remplacé leurs prédécesseurs, des « rouleurs », le baluchon et la faux sur l'épaule, qui passaient de maison en maison pour trouver de l'embauche.



Fenaisons au Solliat, à proximité même du village.

Je me rendais aux champs vers les 9 heures, juste pour participer aux dix-heures des travailleurs. Il s'agissait d'abord d'épancher le foin vert abattu par les faucheurs au début de la matinée. On appréciait les champs maigres qui ne donnaient qu'un foin léger et peu abondant, tandis que dans les bons champs, le travail était plus pénible. A l'époque ce foin était plein de fleurs, et aussi de poratiaux, les fruits et les fleurs des colchiques qui avaient fleuri l'automne

précédent. Il était crépitant de sauterelles, des grenouilles s'en échappaient et l'on découvrait parfois des bourdonnières, colonies de bourdons dans un cocon de mousse. On en aspirait le miel avec une paille au risque de se faire piquer. Toutes les tentatives de les domestiquer en les mettant dans des ruches en carton échouèrent.

Ensuite, une fois la rosée disparue, toute l'équipe s'occupait à déchironner, c'est-à-dire à épancher le foin de la veille soigneusement entassé le soir précédent. S'il restait du temps avant midi, on en profitait pour décharger les chars du jour précédent, et les faucheurs pour enchapler leur faux. Tout le village résonnait du bruit de leurs marteaux sur les enclumes.

L'après-midi, il s'agissait d'abord de tourner à la fourche tout le foin épandu le matin, puis, quand le vieux foin paraissait sec, on s'apprêtait à le ramasser. Il fallait tout d'abord le mettre en rues, c'est-à-dire à le rassembler en long afin d'autoriser au milieu le passage du char. L'oncle Paul louait un cheval pour la durée des fenaisons, ce qui facilitait l'opération, sinon il fallait pousser et tirer le char à bras et attendre pour l'engranger qu'un propriétaire de cheval veuille bien s'en charger.

Pendant le chargement je découpillais, c'est-à-dire recueillais ce que les râteleurs avaient rassemblé pour l'apporter vers le char. Une fois celui-ci terminé, quand on l'avait pressé et soigneusement peigné, son auteur l'examinait comme on considère une œuvre d'art, et toute l'équipe éprouvait un sentiment de succès et de réussite. On versait un verre aux ouvriers.

Ensuite il s'agissait d'enchironner le foin fauché le matin. Le déchargement ne posait plus guère de problème depuis que la grange était équipée d'un monte-charge actionné à bras, tandis qu'auparavant, il fallait jusqu'à 4 paires de bras pour hisser les fourchées de foin de palier en palier jusqu'au niveau du téchon. Dans un cas comme dans l'autre, on demandait aux enfants de piler le foin pour contribuer à le serrer.

Les champs étaient dispersés dans toute l'étendue de la zone villageoise, on perdait beaucoup de temps à se rendre de l'un à l'autre. Chacun avait un nom qui exprimait parfois sa nature : les Grandes et petites Rochettes, la Sagne, le Sablon, la Goutte, le Cul-du-Pré, etc.

Les fenaisons se terminaient au Pré de l'Orbe au Sentier. Vers 1840, lors du partage du domaine initial, cette grande parcelle était restée indivise et appartenait encore en commun à 3 propriétaires qui en fenaient chacun le tiers avec rotation chaque année. C'était du mauvais foin de marais, mais pour les enfants, sa récolte était une fête. On traversait le Sentier en char ; on prenait les 10 heures, parfois le dîner, au bord de l'Orbe. On y pataugeait et finalement on décorait l'échelette du dernier char du bouquet rituel d'épilobes et de reines de prés et l'on revenait triomphalement à travers le Sentier.

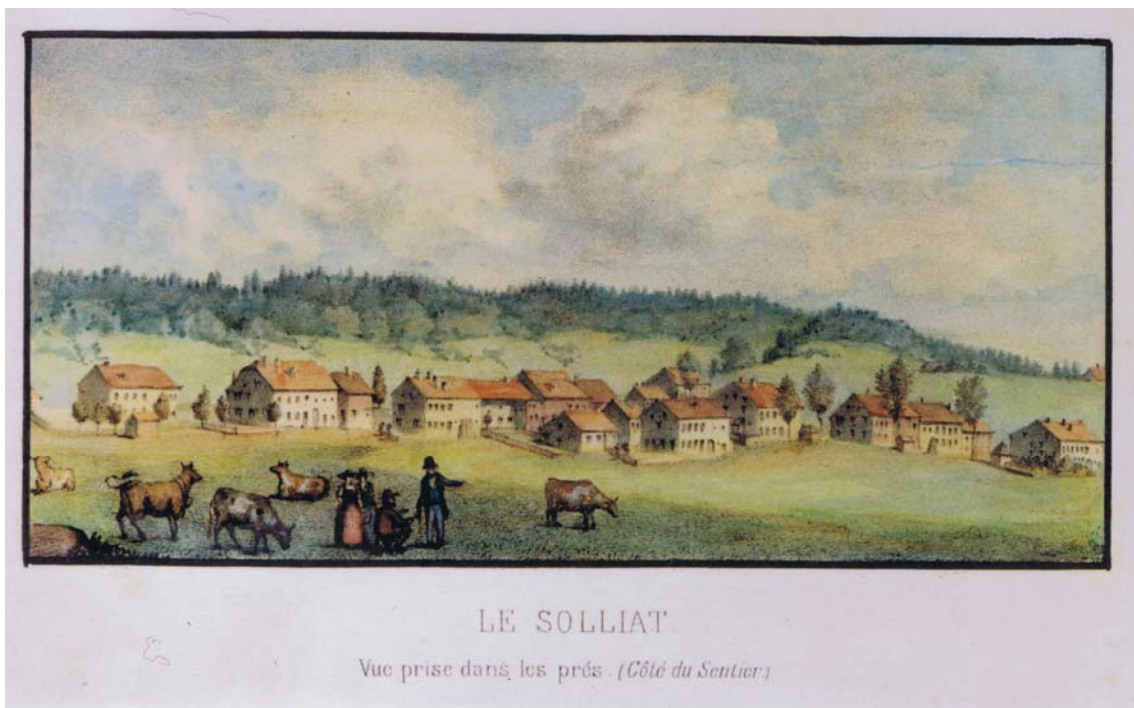
Et le soir un modeste ressât réunissait à la cuisine d'en bas tous les acteurs des fenaisons.

A la fin de celles-ci, l'oncle Paul me récompensait en me donnant quelques francs. Il ne s'agissait pas de les dépenser, mais de les mettre dans ma crousille, puis plus tard à la Caisse d'Epargne. Il n'était jamais trop tôt pour apprendre à économiser !

Telles étaient les fenaisons par le beau temps. Par temps défavorable elles n'en finissaient pas, le foin perdait de sa valeur, jaunissait parfois et il fallait pour tant payer les faucheurs qui n'avaient pas grand-chose à faire. C'était la ruine pour de petits paysans.



Le vaste territoire agricole du Solliat. Et de toute beauté.



Devicque, en 1852, n'y vit pas trace de fenaisons en court.



## À PROPOS DE LA FENAIISON

Feuille d'avis de La Vallée. - 1930 : n° 32 (jeudi 7 août), p. 3

**H**aut perchée sur la terre, exposée aux morsures de la bise et du joran, fâcheusement orientée sur le cadran de la rose des vents, notre contrée ne produit guère que du bois et de l'herbe. Si l'on met à part l'orge, y semer des céréales dans le but d'obtenir du grain, revient en général à jeter son argent au «noir du lac», car les bonnes années sont rares et la récolte trop aléatoire. Les pommes de terre ? – Elles gèlent si fréquemment, surtout dans la partie sud-ouest du territoire, et si l'on en a passablement cultivé (par ordre) pendant la guerre, avec un succès très relatif, la culture de ce tubercule est à peu près tombée depuis. Aussi l'activité de l'agriculteur se borne-t-elle essentiellement à récolter du fourrage pour nourrir son bétail. À la plaine, pays meilleur, on fait normalement deux coupes ; à notre altitude, la seconde est très problématique et souvent très peu abondante. Si en 1929, elle a été considérable, il n'en est pas de même chaque année et nombreuses sont les saisons où elle manque à peu près.

Ainsi l'occupation majeure estivale de l'agriculteur combier consiste dans la fenaison de son domaine, besogne qui a évidemment fort varié dans ses us et coutumes depuis les débuts de la colonisation jusqu'aux temps actuels. Voyons un peu !

Les premiers habitants du val, ceux qui après avoir débarrassé le sol de sa couverture forestière, l'ont nivelé et rendu graduellement propre à la production fourragère, usaient évidemment de moyens primitifs pour rentrer leurs récoltes. Les tout premiers, très probablement, ne possédaient pas de chevaux et c'est à dos d'homme sans doute qu'ils engrangeaient leur foin sec, au préalable serré dans des draps ou «fleuriers» ou au moyen de cordes.

Par suite de l'architecture de la partie rurale de leurs maisons où la large et haute porte d'entrée de la grange fait défaut, nos voisins de Bois-d'Amont, ou du moins une bonne partie d'entre eux en sont restés à la mode antique de fener avec des draps. Et si vous passez chez eux à la fenaison, vous verrez des théories de gens transportant des draps de foin sur leur dos, du champ au fenil. Vous verrez aussi des charets à deux

roues, munis de longs brancards sur lesquels les draps de foin sont échafaudés les uns à côté des autres et les uns sur les autres. À l'entrée de la grange, ces draps sont saisis et portés à dos d'homme dans l'intérieur. Cette façon de procéder, très fatigante, doit singulièrement compliquer et allonger les travaux à une époque où au contraire on cherche à aller vite.

Avant d'utiliser les chars échellés à quatre roues, nos ancêtres ont sûrement fait emploi de charets primitifs à deux roues, semblables à ceux dont se servent aujourd'hui encore certains propriétaires de petits domaines haut placés, aux pentes très inclinées. Il est difficile de préciser la date de l'apparition du char à échelles dans notre contrée : il est cependant certain que l'on devait déjà l'utiliser à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Depuis trois ou quatre dizaines d'années, une scission s'est graduellement produite dans notre vie économique. Les exigences de l'industrie, l'obligation de plus en plus impérieuse pour l'horloger, de travailler en usine, ont forcé de nombreux individus à opter entre l'horlogerie et l'agriculture. Jadis, on pouvait être horloger et agriculteur, aujourd'hui, il faut être l'un ou l'autre. Et de ce fait, la propriété foncière s'est relativement concentrée entre les mains d'une minorité d'individus voués exclusivement au travail des champs. N'oublions pas cependant, que maints horlogers, tout en conservant leurs propriétés foncières, petites ou grandes, les louent à des agriculteurs exclusifs.

Et du temps où chaque maison était pour ainsi dire habitée par une seule famille, propriétaire d'un domaine de quelques poses, la fenaison requérait l'activité de tous ses membres. Les horlogers quittaient leur établi et incontinent se mettaient à la faux. Au début, les reins et les bras se ressentaient bien un peu de la nouvelle fonction à laquelle ils étaient astreints, mais vite, l'entraînement prenait le dessus.

Embauchait-on des ouvriers ? – dans certains milieux, il le fallait bien et la main d'œuvre était abondante, en général de meilleure qualité qu'aujourd'hui. Les prix feraient rêver nos paysans actuels : 1.50 à 2 fr 50 par jour. Répétons qu'en ce temps la vie était bon marché et qu'après tout, l'ouvrier qui touchait 2 fr par jour



était peut-être tout aussi largement rémunéré que celui qui, aujourd'hui, s'embauche à 8 fr.

À cette époque donc, l'on faisait les foins de préférence en famille et l'on ne mettait pas à cette besogne la hâte fébrile que l'on y met aujourd'hui. Le temps était moins précieux et les vacances estivales des écoliers y passaient tout entières. En ce bon vieux temps, l'on attendait que le foin soit très mûr pour le faucher et il me souvient les paroles d'un brave homme d'Outre-Carroz : «pour faner, il faut attendre que le foin soit un peu dur, il fait plus de chemin». Plus de chemin sans doute, mais moins de lait aussi ! Actuellement chaque paysan sait que le foin le plus nourrissant, le plus lactifère, est celui qui est fauché immédiatement après la floraison. En effet, dès cet instant, l'activité de la plante se porte essentiellement sur la formation des graines, tandis que les tiges et les feuilles tendent à se dessécher et à se transformer en une matière inerte, engendrant volontiers le rachitisme chez le bétail qui la consomme.

Autrefois, l'absence ou du moins la rareté des attelages rendait les travaux de la fenaison très pénibles. Il s'agissait de conduire à bras les chars vides au champ, d'avancer à bras et même d'engranger à bras, l'équipe entière des travailleurs poussant de toutes ses forces à l'arrière du véhicule pour lui faire grimper le pont de la grange. Volontiers, en passant, quelque voisin complaisant donnait un coup de main.

Il me souvient du temps où, au village, il y avait un seul et unique cheval disponible. Et comme tous les chars de foin ne pouvaient pas être rentrés à bras, il s'agissait de requérir en temps opportun l'assistance du propriétaire de l'animal : peu avant l'achèvement de la besogne, un enfant était dépêché auprès. Il n'était pas le seul demandeur et volontiers le char de foin chargé devait attendre longtemps l'homme indispensable et son cheval. Perte de temps considérable et parfois anxiété bien légitime en cas de menace orageuse.

Il fut un temps où trois familles parentes et voisines possédaient en indivision un grand pré jouxtant l'Orbe. La fenaison achevée chez chacun, l'on s'en allait faner en commun «vers l'Orbe». Chaque famille envoyait une délégation et les travaux s'effectuaient de concert. Au moment de «ramasser», le foin sec était amoncelé en gros «chirons» par groupes de trois ; l'on tirait au sort et chaque famille «ramassait» pour son compte les chirons qui lui étaient dévolus. Heureux temps, où l'on avait le temps et où l'on savait faire d'une corvée une partie de plaisir. Plus tard, l'indivision demeurant, le pré fut divisé en

trois parcelles forcément inégales en valeur par suite de la nature du sol et exploitées alternativement par chaque copropriétaire, chacun d'eux jouissant de la même parcelle tous les trois ans. Ce système a duré jusqu'à la vente de l'immeuble intervenue il y a peu d'années, mettant ainsi un terme à une exploitation en indivision, toujours amicale, qui a bien duré 70 à 75 ans.

Depuis quelques années, les conditions de la fenaison se sont singulièrement modifiées et ont évolué vers des méthodes permettant de travailler avec plus de rapidité et moins de frais. Notre agriculture est dans une situation difficile et le coût de la fenaison ravit au paysan, au petit surtout, une partie trop importante du revenu sur lequel il est en droit de compter.

Comme à la plaine, la rareté et la cherté de la main d'œuvre ont obligé les agriculteurs à se procurer des machines capables d'activer la besogne. Une première innovation a consisté dans la location de chevaux pour la fenaison. L'exemple de quelques uns a vite été suivi et actuellement même les trains les plus modestes, pour la plupart, travaillent avec un cheval loué pour la durée des foins à quelque paysan de la plaine.

Les premières faucheuses sont apparues il y a quelque trente ans. Comme tout progrès, elles ne provoquèrent d'abord qu'un enthousiasme très relatif. «Elles coupent le foin trop haut», «jamais elles ne pourront travailler le long des crêts», entendait-on dire. Cependant, l'utile instrument qu'est la faucheuse a rapidement surmonté les préventions du début. Son emploi s'est promptement réalisé, chez les gros paysans d'abord, les petits ensuite. Nombreuses sont aujourd'hui les exploitations qui louent un homme avec son cheval et sa faucheuse.

Les faneuses et les râtaux-fanes sont venus ensuite, leur usage se développe de plus en plus, car pour qui jouit d'un cheval, ces instruments sont de précieux auxiliaires. Les premiers monte-charges ont éveillé une curiosité bien légitime qui s'est vite muée en admiration chez ceux qui ont pu se rendre compte du grand bénéfice de temps ou d'énergie que ces instruments procurent quand ils sont installés d'une façon pratique et manœuvrés avec adresse et savoir-faire. Malheureusement, le coût en est assez élevé et dans nos vieilles maisons, l'édification pas toujours aisée. Mais dès qu'ils fonctionnent à la satisfaction des intéressés, comme l'on s'en passe des misères du déchargeage à bras, alors qu'à trois ou quatre, il fallait, dans la chaleur et la poussière, procéder,

en vitesse souvent, à la montée au fenil d'un gros char !

Ces diverses machines font rapidement du beau et bon travail à condition que le soleil leur assure sa collaboration. Tout puissant dans certains domaines, l'homme, hélas, demeure absolument passif devant la distribution de la pluie et

du beau temps. L'on ne s'aperçoit que trop cette année et la sympathie de tous s'en va à nos agriculteurs si durement contrecarrés et éprouvés dans la rentrée de leurs récoltes.

S. A.